

Ne nous retournons plus

Prune Paycha

Number 329, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paycha, P. (2021). Review of [Ne nous retournons plus]. *Liberté*, (329), 85–86.

Ne nous retournons plus

Prune Paycha

Il m'arrive rarement de me prêter à l'exercice du reversionnement d'un film, par peur qu'il ne se hisse plus au même rang dans mes goûts. Parfois, je dépasse cette crainte au risque de réviser mon jugement, de ravalier mes certitudes. Prendre le risque de l'humilité.

C'est sur un champ de ruines que j'ai regardé à nouveau *Portrait de la jeune fille en feu*, qui m'avait laissée relativement froide en octobre dernier, tandis qu'il embrasait bien des cœurs et des corps. Deuxième écoute pour une deuxième *vision*, d'apparition voire d'épiphanie. Ce *Portrait* du mois de juin n'avait plus rien à voir avec celui d'octobre. Ces quelques mois m'auront fait prendre conscience de mon propre aveuglement. Mon œil d'automne s'était arrêté à la surface du film, glacée et régulière comme celle d'une porcelaine parfaite. Étoffes brutes, couleurs pures, oui, dans ce *Portrait*, on évolue dans un très bel ouvrage d'histoire de l'art. De tableau en tableau, défile la familiarité d'une galerie du siècle des Lumières. Mais entre octobre et juin, la porcelaine s'est brisée.

Portrait de la jeune fille en feu parle de nos corps comme on en parle trop rarement. Il réhabilite le désir dans ce qu'il a de plus délicat, vibrant et respectueux.

Revoir *Portrait de la jeune fille en feu* tient davantage d'une volonté de déconstruire des modèles assimilés et adoptés, un besoin devenu vital ces neuf derniers mois de retrouver mon souffle et de repenser ce dont j'ai perdu la trace : mon corps et mon désir. Car *Portrait* parle de ces corps, de nos corps, comme on en parle trop rarement. Il réhabilite le désir dans ce qu'il a de plus délicat, vibrant et respectueux, à la différence de siècles de représentation du désir dans les arts – et pas que – assimilé à la contrainte. Le sexe érigé en impératif, les désirs des uns devenus les ordres des autres.

J'étais restée sur le seuil du film, confortablement vautrée dans un système que j'avais fait mien, sans penser qu'il y avait peut-être autre chose que ce système dont je m'étais fait le véhicule sans m'y voir en tant que possible victime. J'avais fermé les yeux sur ce que Céline Sciamma propose comme cartographie

renouvelée du corps, territoires vivants – avec ses personnages tantôt voyants, tantôt voyeurs, toujours désirants dans le feu et la douceur.

Pour que le regard se réinvente, il est devenu urgent de changer de perspective – sous peine de suffoquer dans un monde où voir et désirer sont des pratiques à sens unique. Ce que fait Sciamma ici relève de la réparation des angles morts. Elle réhabilite le désir en l'investissant de sa temporalité propre, autour d'une seule règle : le respect. *Portrait de la jeune fille en feu* est un film à combustion lente, qui n'évacue pas les jeux de pouvoir de l'amour, mais bouleverse brillamment les codes de la représentation du désir au cinéma, réconciliant enfin fougue et douceur, ardeur et lenteur.

✱

Dans son quatrième long métrage, Céline Sciamma explore les limites établies par la société du XVIII^e siècle, dit des Lumières, qui n'offrait que de maigres perspectives aux personnes du sexe dit faible. Hors des ordres et du mariage, que restait-il aux femmes ? *Portrait de la jeune fille en feu* braque son œil vif sur une féminité qui s'invente le temps d'un huis clos, dans le cadre même de ces contraintes. Le film examine le rapport entre les genres en soustrayant au regard du spectateur une partie de l'équation. Pas un homme à l'écran. Joue-t-on avec les ombres pour révéler la lumière ? Le jour s'appuie-t-il sur la nuit pour être plus lumineux ?

Le motif de l'absence structure ces portraits de femmes. Maîtresses du clair-obscur, Sciamma et sa directrice de la photographie, Claire Mathon, distribuent, au scénario comme à l'écran, les zones d'ombre derrière le feu de leurs interprètes. Bien qu'absents de ce gynécée insulaire, l'ombre des hommes, jamais incarnés (ou presque), flotte comme une menace sur ces femmes. Leur absence devient condition à l'existence de cette parenthèse initiatique. Impossibilité et libération vont main dans la main, tandis que les regards s'incarnent devant une caméra discrète mais enveloppante.

L'ouverture du film me laisse encore un goût de convention, d'exercice formel bien exécuté. Construite sur un retour en arrière convoqué par l'apparition soudaine dudit portrait alors que Marianne, personnage entre autres inspiré de la peintre oubliée Élisabeth Vigée Le Brun, donne un cours à une assemblée de jeunes filles, cette séquence se détache de ce qui la suit par ce qu'elle a de légèrement plus académique. L'apparition du portrait et les souvenirs associés provoquent une ombrageuse tristesse dans les yeux-paysages de la comédienne Noémie Merlant. Mandatée secrètement par la mère du modèle invo-

Céline Sciamma
Portrait de la jeune fille en feu
France, 2019, 120 min

lontaine, Marianne vient tirer le portrait à Héloïse, promise à un riche Milanais. La voilà revenue avec nous au soir de son arrivée sur l'île, au seuil de cet épisode hors temps. Prenant la suite d'un artiste pour lequel Héloïse a refusé de poser, Marianne ne peut être soupçonnée d'être peintre, trop occupée à être femme. Officiellement engagée comme dame de compagnie, elle entame sa relation avec Héloïse sur les bases d'un mensonge imposé.

Portrait de la jeune fille en feu est un film janus. Le secret originel attise le mystère autour de cette comtesse, dont la fougue est toute contenue sur l'ourlet de ses lèvres. Avec la révélation du secret coïncide l'explosion du désir, l'anxiété de la vérification de la réciprocité. Marianne est démasquée et, avec le sien, tous les masques tombent. La clandestinité opère un délicat transfert, des desseins d'une peintre vers un amour incandescent.

Les regards à la dérobée qu'adresse Marianne à Héloïse ne serviraient-ils donc qu'à l'exécution du portrait ? La colère d'Héloïse est délicieusement révélatrice de la fierté de la jeune femme à la confiance trahie, mais aussi du trouble amoureux qui la lie à celle qu'elle ne saurait congédier. Piquée au vif, Héloïse accepte de poser, mais impose ses conditions à l'artiste, la poussant vers un territoire qui dépasse les conventions : il faudra la peindre comme elle la voit. Parenthèse foudroyante, initiatique et esthétique pour Héloïse comme pour Marianne, qui vont de concert laisser éclore leurs corps et leurs désirs. Jeu de regards croisés, cachés, innocents ou émus, provocateurs ou convenus, le film est un constant pas de deux où l'une chasse l'autre.

Janus toujours : se laisser voir, c'est se laisser aimer, mais aussi se marier. Un portrait achevé est la promesse d'un mariage conclu, la tutelle du couvent transférée vers l'autorité d'un mari. La sœur aînée d'Héloïse avait préféré se jeter de la falaise plutôt que dans la vie conjugale, traçant une funeste équivalence entre l'un et l'autre.

✻

Si l'aventure de Marianne et d'Héloïse ne peut se faire chair qu'à l'ombre des regards, le secret devient-il la condition d'une réinvention des rapports entre les genres ? Quelle est la place du collectif dans cette histoire où la société est une intrusion ?

Le retour de la mère d'Héloïse est synonyme du deuil d'un amour mort-né. Un homme l'accompagnant vient ranger la toile dans une boîte de pin, la cloue tel un cercueil. Mais entre la société conventionnelle et la solitude des amoureuses, il y a Sophie, la domestique, qui ouvre une nouvelle dimension au collectif normé. Sophie se découvre enceinte. Marianne sait que le ventre d'une femme constitue une autre des limites à sa liberté. Avec Héloïse, elle va aider Sophie à avorter. Cette décision fait naître une solidarité muette entre les femmes, et inscrit le trio dans une communauté faisant fi des classes et hissant les rela-

tions entre femmes hors du règne de la méfiance et des convenances imposées.

Ce *Portrait* porte en lui ceux des femmes oubliées par l'histoire. Le savoir comme le talent au féminin ont été largement effacés de nos livres : peintres, guérisseuses, femmes de lettres... Étrange amnésie que celle d'une histoire écrite largement par les hommes.

Il faudra attendre Céline Sciamma pour que les oubliées ne soient plus les absentes. Condamnées au silence, les femmes ont fait de leur mise au secret une force. Dans les interstices de l'autorité, dans les angles morts de l'admis, la puissance collective de ces femmes qui chantent autour du feu ouvre une brèche salutaire, un espace entre les lignes des conventions. Alors que les voix se mêlent et se confondent, les regards s'enlacent et les amours se scellent. Cette communion, si elle est condamnée à être parallèle, transmet une pulsion de vie, une conscience d'exister dans la puissance d'être femme.

Il n'y a pas de fumée sans feu, et Sciamma d'ajouter qu'en amour comme en art, il n'y a pas de feu sans cendres.

En effet, chez elle, il semble que l'amour porte toujours en lui son inévitable échec. Le choix du poète, qui clôt l'histoire d'amour, en est-il alors vraiment un ? N'est-il pas l'aveu de l'impossible liberté des femmes, de ces amours contrariées par une société qui ne leur fait pas de place et force à la dissimulation ? Il est assurément le choix de l'art, d'un art sacrificiel. Dans les pas d'Orphée et d'Eurydice, amoureux mythiques séparés par la mort, Héloïse, pour se consoler d'être empêchée, crie à Marianne : « Retourne-toi ! » Faire le choix du poète valide la souffrance et le deuil comme moteurs de la création et consacre l'idée qu'il n'y a pas d'amour heureux.

✻

Hier violemment dépouillée de mes vieux oripeaux théoriques forgés sur le cadavre d'un patriarcat qui m'a trop longtemps rendue aveugle, aujourd'hui j'apprends à regarder. Et cette fois, je me laisse la chance de voir. Sous le siège depuis lequel je remets mon ouvrage sur le métier se trouvent les miettes de ce que je croyais savoir, les vestiges de représentations peureuses et monolithiques dont je suis le résultat naïf.

Alors je cherche de nouveaux espaces où l'intime est investi de sa qualité d'art et renoue avec sa puissance politique. Je le vois maintenant, *Portrait* est une pièce maîtresse de cet édifice aux nombreuses facettes, sculpté patiemment par l'intelligence d'un sexe pensé comme secondaire, mais dont la puissance demeure. Souterrain, meurtri et muselé, mais vivant. Ce film mérite d'être reconnu pour ce qu'il est : un film qui respecte l'autre, hésite, tâtonne comme on découvre une peau, dépose la douceur d'une lèvre sur celle d'une autre. Il s'ajoute aux voix féministes qui chantent de plus en plus fort, partout. Car le choix du silence, aussi poétique soit-il, est derrière. Le temps est venu de se lever et de se casser, sans plus se retourner ! L